



CHAPITRE I

Comme monsieur Walser est content ! Au milieu d'arbustes, d'herbes sauvages et d'autres manifestations de la nature encore au plus fort de leur imprévisible trajectoire de vie, voilà qu'il a été possible de construire – grâce à des compétences techniques spécialisées comme seule en possède la grande civilisation – une maison simple, sans rien de luxueux ni d'ostentatoire, une maison à vivre, ni plus ni moins, celle de Walser, un homme qui, pour l'instant, se trouve seul au monde, mais qui voit dans cette construction enfin achevée – combien de temps aura-t-il fallu ?! bien des années ! – une opportunité pour dans le fond, soyons francs, se trouver de la compagnie.

Si, jusque-là, l'absence d'un espace confortable, clos, rien qu'à lui, avait été un obstacle insurmontable à la concrétisation de certaines invitations qu'il avait bien en tête depuis plusieurs années, comme déjà écrites ou verbalisées, désormais,

alors qu'on sentait encore cette ostensible odeur de neuf provenant du bois, de la peinture sur les murs et même du bruit des machines nécessaires à sa vie domestique d'homme sans compagnie, mais qui malgré tout, cela va de soi, s'alimente et salit les choses, désormais, donc, avec cette nouvelle maison, tout lui semblait possible. Pour Walser, la maison n'était pas seulement un lieu conquis par l'humanité sur la forêt, sur l'espace que les choses non humaines semblaient avoir décrété comme leur appartenant ; c'était aussi un paysage idéal pour commencer à parler avec d'autres hommes – ce dont il ressentait le plus grand besoin. Ils pourraient – il y avait déjà des canapés ! – s'asseoir et deviser sur les affaires du monde.

Walser s'était fait la promesse solennelle de toujours disposer du journal du jour qu'il rapporterait d'en bas, le matin, avec la même avidité physique que ceux qui, dans un seau, rapportent chez eux de l'eau du puits. Il savait pertinemment que l'éloignement géographique de sa maison par rapport à un centre donné, où la fréquence des événements paraît obéir à d'autres règles, projetait sur le fragile papier du journal une lumière différente. Il s'agissait, au bout du compte, de maintenir une présence physique, et spirituelle aussi d'une certaine façon, des événements humains. Et c'était là une tâche d'autant plus

capitale que Walser avait refusé depuis le début la possibilité d'installer tout dispositif technique donnant accès à des images. Le journal, c'est tout. Rien d'autre.